

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Radio-Pandora.ca
Pensées en dehors de la boîte

Rabea N'Déhé

Number 318, Winter 2017

Encombrement médiatique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

N'Déhé, R. (2017). Radio-Pandora.ca : pensées en dehors de la boîte. *Liberté*, (318), 20–24.

Tous droits réservés © Rabea N'Déhé, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Radio-Pandora.ca

Pensées en dehors de la boîte

Une ancienne journaliste du web nous livre ses réflexions sur le métier

RABEA N'DÉHÉ

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu être journaliste. Enfant, j'étais curieuse de tout et j'adorais écouter les adultes parler entre eux. «Papa, c'est quoi le communisme?» C'est une lecture qui a vraisemblablement scellé mon destin vers l'âge de 15-16 ans: *Un homme*, d'Oriana Fallaci, racontait l'histoire d'un militant qui se bat contre la dictature des colons en Grèce, dans les années 1970. L'histoire d'un résistant. C'était bien avant les attentats du 11-Septembre, bien avant que la grande reporter italienne devienne islamophobe. Moi aussi, je voulais sillonner la planète pour raconter l'histoire des damnés de la Terre qui combattent l'injustice. Et ma faim du monde était insatiable.

Le chemin à suivre s'est déroulé devant moi comme un tapis tissé d'évidences. J'ai fait des études en communication et journalisme, je me suis investie dans les journaux étudiants, j'ai réalisé un stage dans un quotidien régional, j'ai été pigiste pour un hebdomadaire culturel et surnuméraire dans deux autres quotidiens régionaux. J'ai même été journaliste indépendante en ex-Yougoslavie à deux reprises (la première en pleine guerre, en octobre 1993, et la seconde juste après les accords de Dayton, en mai 1996) ainsi qu'en Haïti (en juillet 1996). Être sur le terrain à l'étranger, en situation de guerre ou de chaos généralisé, aux côtés de «vrais» (et légendaires) reporters de grands médias du monde entier, reste à ce jour l'une des expériences les plus fortes de ma vie. Mais ces aventures relèvent désormais de ma mythologie personnelle. Les raconter serait un tout autre récit.

Le texte que je vous propose ici est plutôt lié à mon expérience en journalisme de loin la plus substantielle (et la plus décevante): de 2000 à 2010, j'ai été journaliste-rédactrice puis cheffe de pupitre pour le site Internet de nouvelles d'un grand média d'ici. Comme je suis liée par une entente de confidentialité avec lui, appelons-le Radio-Pandora.ca. J'aime bien l'idée de la boîte de Pandore. Sept ans plus tard, je suis encore prise dans l'écheveau des raisons qui m'ont poussée vers la porte de sortie du journalisme. Comme des poupées russes, une pensée en fait surgir une autre, puis une autre, puis une autre... Ce n'est jamais facile de faire le deuil d'un grand amour.

Les prolétaires de l'information

Quand j'ai été embauchée à Radio-Pandora.ca, en 2000, c'était un peu la préhistoire du journalisme sur le web. Mis à part quelques hurluberlus (dont j'étais), personne n'y croyait vraiment. Les patrons de ce qui était appelé à l'époque les «Nouveaux Médias» étaient pour la plupart des «tablettés» et, règle générale, les journalistes des autres secteurs de la boîte s'adressaient à nous seulement quand ils avaient besoin de régler leurs problèmes de connexion ou de courriel. Ça vous donne une idée de la perception qu'ils avaient de notre travail, de leur considération.

Notre mandat était double: tenir à jour les sites des émissions d'affaires publiques et alimenter celui des nouvelles en rédigeant des textes à partir des dépêches d'agences de presse et des reportages maison. Mais attention: rédiger des articles sans faire du «copier-coller» (gare au plagiat) et sans mentionner la source non plus (du moins durant les premières années)— la quadrature du cercle! Il était par ailleurs hors de question pour nous, sous-journalistes du web, d'aller sur le terrain pour produire du contenu original. Ne fût-ce qu'au coin de la rue pour couvrir une manifestation ou un fait divers, c'était toujours non. Une fin de non-recevoir.

La quantité d'informations que l'on devait traiter et la vitesse à laquelle on devait travailler étaient époustouflantes. J'ai souvent fait le calcul: un journaliste web rédigeait en moyenne huit articles par jour, du chien écrasé au conflit israélo-palestinien, en passant par le dernier sondage sur l'indépendance du Québec. En tant que cheffe de pupitre, je devais non seulement suivre le fil des différentes agences de presse et les «conducteurs» des principales émissions d'information, mais aussi écouter la télé en direct et surveiller un écran d'ordinateur où étaient affichées en temps réel les unes de nos quatre principaux concurrents web. Tout cela en passant des commandes à mon équipe de rédacteurs web et en révisant, tant sur la forme que sur le fond, les articles qu'ils me rendaient. Je me sentais aux manettes du vaisseau *Enterprise* fonçant à la vitesse supraluminique dans l'espace public intersidéral!

Mais la métaphore du capitaine Kirk, c'était les jours où mon imagination se perdait dans les étoiles, car, la plupart du temps, le sentiment était plutôt celui d'une abrutissante chaîne de montage. Au moment où Jeremy Rifkin chantait

la troisième révolution industrielle, nous, aspirants journalistes, étions réduits à l'état de prolétaires de l'information*. Une rage luddiste montait en moi. À vrai dire, j'étais plutôt une petite abeille qui commençait à avoir besoin de butiner de vraies fleurs. Qui commençait à produire trop de fiel, plus assez de miel. Je manquais de fioul. La transition s'imposait.

C'est dans un tel contexte que je vous propose de réfléchir au journalisme sur le web et, plus largement, d'essayer de comprendre comment les médias ont pu se laisser prendre au piège des *fake news*. Le texte qui suit examine quatre dimensions du métier qui m'ont particulièrement marquée quand

L'objectivité journalistique, est-ce vraiment « cinq minutes pour les Juifs et cinq minutes pour Hitler », comme le disait Jean-Luc Godard à propos de la télévision ?

je travaillais à Radio-Pandora.ca : l'objectivité, les sources, le réel et le temps. Il s'agit de simples pistes de réflexion, basées sur l'expression d'une subjectivité pleinement assumée.

Le rapport à l'objectivité

S'il est un dogme tenace en journalisme, du moins tel qu'il est pratiqué en Amérique du Nord, c'est bien celui de l'objectivité journalistique. À peu près tous les journalistes « sérieux » s'en réclament : c'est le b.a.-ba de leur culture professionnelle. Avec le droit du public à l'information et la protection des sources, l'objectivité constitue en quelque sorte une sainte trinité du journalisme. Bien sûr, la foi de ses pratiquants est variable. Mais dans l'ensemble, les journalistes ont le sentiment d'avoir accompli leur devoir si, du moment qu'ils ont donné la parole à l'un, ils l'ont aussi donnée à l'autre.

À Radio-Pandora.ca, cette règle était appliquée... à la lettre. À l'époque, notre rédactrice en chef veillait toujours très scrupuleusement à ce que l'espace textuel réservé par exemple aux Palestiniens, dans un dossier sur le Proche-Orient, soit en tout point équivalent à celui réservé aux Israéliens. Idem pour les textes portant sur l'indépendance du Québec ou les élections au Canada : un certain nombre de mots et de citations en exergue pour les souverainistes, exactement le même pour les fédéralistes ; un tiers pour chacun des principaux partis fédéraux en campagne. C'était quasiment mathématique. Objectif, donc incontestable. Mais l'objectivité journalistique, est-ce vraiment « cinq minutes pour les Juifs et cinq minutes pour Hitler », comme le disait Jean-Luc Godard à propos de la télévision ? Ou, pour le transposer dans le contexte actuel, cinq minutes pour les suprémacistes blancs et cinq minutes pour les militants antiracistes ?

Dans leur traitement de l'information, les journalistes peuvent et savent faire preuve d'une certaine impartialité, d'une certaine « neutralité axiologique » comme le dirait Max Weber, au moyen de ce qu'on appelle la vérification des faits (*fact checking*). Mais quels faits ? Et selon quelle méthode ? Ce ne sont pas des questions anodines puisque la démocratisation d'Internet et l'émergence des médias sociaux ont démultiplié la circulation d'informations souvent incomplètes, imprécises ou carrément mensongères – les *fake news*. À en croire certains analystes, nous serions même entrés dans l'ère de la post-vérité, rien de moins.

Quelle que soit la pertinence de ces nouveaux *buzzwords*, il me semble nécessaire de rappeler une vérité toute simple : les journalistes ne sont pas des êtres désincarnés. Comment pourraient-ils ordonner cognitivement le monde sans transiter par leurs propres perceptions, leur propre ressenti, leurs propres valeurs ? Sur le plan épistémique, l'objectivité n'est d'ailleurs pas synonyme de vérité – le philosophe Karl Popper va même jusqu'à affirmer que la vérité est « une valeur éthique, peut-être la plus grande valeur qui soit ». Depuis les années 1960, on parle donc davantage de consensus au sein de la communauté scientifique, ce qui renvoie plus spécifiquement au concept d'« intersubjectivité ». Alors pourquoi les médias s'obstinent-ils à prétendre à l'objectivité journalistique ?

Devant cette impossibilité épistémique, l'U.S. Society of Professional Journalists a eu l'honnêteté de supprimer, en 1996, le mot *objectivité* de son code de déontologie. Mais à Radio-Pandora, il est encore clairement dit dans la formation en déontologie que doivent suivre les journalistes qu'ils n'ont plus le droit de défendre publiquement une cause qui leur tient à cœur, qu'ils n'ont plus le droit de prendre une carte de parti politique, qu'ils n'ont même plus le droit

* Le site d'informations *Rue89*, lancé en 2007 par d'anciens journalistes de *Libération* et aujourd'hui propriété du groupe *L'Obs*, avait même fait imprimer des t-shirts où figurait cette expression.



© Alain Reno

d'aller manifester, y compris pour la paix dans le monde... (Lors de ma formation, une journaliste bien connue venait justement de se faire réprimander pour avoir participé à la manifestation monstre contre la guerre en Irak qui avait eu lieu à Montréal, en 2003.) Je me souviendrai toujours de la réaction jouissivement grinçante d'un de mes collègues: «Coudonc, est-ce qu'on a encore le droit de voter?!» Car c'est véritablement le sentiment d'être dépouillé de ses droits citoyens que l'on ressent devant un tel discours.

Le rapport aux sources

La question de l'objectivité journalistique renvoie inévitablement à celle des sources. Le journaliste n'est pas omniscient et, même quand il se trouve sur le terrain, il a besoin de faire appel à des sources (primaires ou secondaires) pour parler des événements qu'il couvre, la règle de base étant d'avoir plus d'une source pour «vérifier» une information. Mais dans la suite des actions qui forment un événement, vers quelles sources se tourner? Qu'est-ce qu'une source fiable et crédible sur laquelle construire un récit?

Pendant les dix années que j'ai passées à Radio-Pandora, j'ai toujours été étonné de voir à quel point les journalistes privilégiaient systématiquement le recours aux sources institutionnelles, n'hésitant pas à écarter du revers de la main les informations provenant de sources jugées peu fiables et peu crédibles seulement parce qu'elles ne sont pas institutionnelles. Je l'ai expérimenté à plusieurs reprises et en diverses occasions, en particulier avec les manifestations altermondia-

listes qui ont eu lieu durant ces années-là. La police rapporte que des «casseurs» leur ont lancé des projectiles, pas de problème, on traite cette information comme un fait; un manifestant habillé de noir dénonce la violence qu'il a subie aux mains des forces de l'ordre, on passe sous silence. Un classique de la grande objectivité médiatique...

Le choix des mots n'est jamais innocent et il varie selon les sources. Durant la guerre en Irak, je me souviens que les Irakiens qui résistaient à l'invasion américaine étaient systématiquement appelés «combattants ennemis» ou encore «terroristes». Ça m'avait frappée seulement quelques mois après le déclenchement des hostilités, quand une dépêche avait justement osé transformer ce vocabulaire pour celui de «résistants». L'information est le nerf de la guerre, c'est bien connu, mais c'est ainsi que se fait le travail de la propagande – la fabrication du consentement, comme diraient Noam Chomsky et Edward Herman.

Il me semble qu'aujourd'hui, personne n'est tout à fait dupe de ce jeu à somme non nulle. Les médias sont en pleine perte d'autorité et la méfiance de la population à l'égard des journalistes n'a jamais été aussi grande – Donald Trump en a même fait un thème de sa campagne présidentielle. Et dans les interstices du discours lisse de la propagande, relayé bêtement par les élites journalistiques, tous ceux qui s'estiment laissés-pour-compte – et il y en a beaucoup – veulent avoir voix au chapitre. Les médias sociaux leur ont offert une tribune. Il y a sans doute là une des raisons de l'émergence des *fake news*.

Le rapport au réel

Le rapport aux sources nous indique aussi quelque chose sur notre rapport au réel. Quand le monde est découpé en événements jugés d'intérêt public selon des critères pour le moins discutables (pour les initiés: le facteur qui mord le chien, entre autres!), quand les sources pour en parler sont à peu près toujours institutionnelles, il ne faut pas s'étonner que notre rapport au réel soit distordu. C'est comme si le monde s'abstractifiait: un attentat terroriste par-ci, une catastrophe environnementale par-là, la déclaration fracassante d'untel, tous les événements passent dans le tordeur de l'actualité avec la même impassibilité. Le ton est neutre, objectif, professionnel.

Ce rapport de plus en plus abstrait au monde est particulièrement marqué chez les journalistes du web qui, comme ceux du service de Radio-Pandora.ca, sont privés de terrain. Une anecdote, banale en soi, exprime les contours flous de ce rapport au réel. Un soir, la nouvelle d'une manifestation à Tel-Aviv tombe sur le fil. Une dépêche parle de 10 000 manifestants, une autre de 50 000 ou 80 000 – je ne me souviens plus très bien. Quoi qu'il en soit, la différence entre les

chiffres est énorme. Que puis-je faire, moi, de mon poste de pupitre basé à Montréal, pour vérifier cette information? Ce soir-là, j'ai écumé tout ce que la Toile pouvait avoir de recoins, mais – nous sommes au début des années 2000 – je ne trouve absolument rien pour confirmer un chiffre plus précis. Il a bien fallu que je tranche, mais je vous le dis: ce journalisme-là n'est pas sérieux. Ultimement, il est une menace pour la démocratie.

Bien sûr, les médias n'ont pas les moyens d'avoir des yeux et des oreilles partout sur le terrain. Il est donc tout à fait normal qu'une partie du travail journalistique soit effectué en salle de rédaction, devant un écran d'ordinateur, à partir des dépêches de presse. Mais quelle crédibilité aurait un média qui se limiterait à reprendre les textes des agences et qui n'offrirait jamais de contenu original produit par ses journalistes maison? Poser la question, c'est y répondre.

Ce n'est pourtant pas l'envie de pratiquer un «vrai» journalisme qui manquait chez les artisans du web de Radio-Pandora. Que de propositions de reportages avons-nous déposées sur les bureaux de nos supérieurs hiérarchiques! De la transformation d'un parc dans un quartier montréalais aux camps de réfugiés palestiniens au Liban, en passant par les menaces d'un militant masculiniste à l'endroit des féministes ou le discours d'un cheikh soufi de passage à Montréal, chacun y allait de sa proposition originale. Quand l'idée était jugée suffisamment bonne, nos patrons du web refilaient généralement le sujet aux autres médias de Radio-Pandora, aux «vrais» journalistes. La plupart du temps, ils nous opposaient une fin de non-recevoir et tablaient sur la docilité de leur troupe pour laisser l'idée s'évanouir d'elle-même. Oui, il est arrivé qu'ils acquiescent à ces propositions, mais toujours du bout des lèvres. En l'absence de tout argument qui se tienne, il fallait bien nous donner un os à ronger... La vérité, c'est que Radio-Pandora n'a jamais eu l'intention de mettre sur pied un service de nouvelles Internet digne de ce nom. Le web est, et reste à ce jour, une vitrine pour mousser ses autres contenus.

Le rapport au temps

Nous, les prolétaires du web, devons donc continuer à assembler des bouts de texte sur nos machines à coudre l'actualité... en suivant la cadence, faut-il maintenant ajouter. Car la vitesse fulgurante à laquelle la bête médiatique exige d'être nourrie joue un rôle non négligeable dans ce portrait peu reluisant du journalisme sur le web.

Cette «accélération du temps» médiatique est évidemment liée à l'essor des nouvelles technologies. Le journaliste Normand Lester expliquait l'autre jour à la radio qu'il fallait environ une cinquantaine d'heures pour produire et diffuser un reportage télé depuis l'étranger dans les années 1970. Rien à voir avec la réalité d'aujourd'hui. Mais la pression de plus en plus forte à produire rapidement de la nouvelle n'est pas étrangère non plus aux règles de la concurrence extrême

induites par le système néolibéral; pour une entreprise de presse, être le premier à publier une nouvelle est un gage de rentabilité.

L'apparition des chaînes de télévision d'information en continu, comme CNN dès 1980, s'inscrit dans cette logique dromologique du capital – la dromologie, du philosophe et urbaniste Paul Virilio, étudie l'effet de la vitesse sur les sociétés contemporaines. Le temps médiatique devient celui de l'instantanéité. Cette approche de l'information est aussi celle qui domine dans le journalisme web; il faut informer en temps réel. Comme allégorie de cette conception de l'information, une publicité visant à faire la promotion du service des Nouveaux Médias de Radio-Pandora, vers le milieu des années 2000, mettait en scène des jeunes en train de courir et de sauter comme des ninjas dans un environnement urbain; les jeunes finissaient par se rassembler devant un écran d'ordinateur et la publicité se concluait par le slogan suivant: «Votre course à l'information s'arrête ici.» Chaque fois que je la voyais, je ne pouvais m'empêcher d'ajouter en grommelant: «Et là où commence la mienne...»

Autant nos patrons étaient avars de commentaires en ce qui a trait au contenu des nouvelles que nous mettions en ligne (on se demandait même s'ils les lisaient tant leur silence était sidéral), autant ils se précipitaient à nos postes pour nous féliciter quand nous avions réussi à le publier *avant* les sites d'information concurrents. Parfois, il était question de 10 minutes seulement! Mais c'est ce qui semblait compter à leurs yeux: être plus rapides que nos compétiteurs. Assis dans leur grand bureau devant plusieurs écrans de télévision et d'ordinateur, ils passaient une partie de leur journée à épier le moindre fait et geste de la concurrence. Alors le téléphone sonnait: «Comment ça se fait qu'on n'a pas encore la nouvelle sur les octuplés qui sont nés au Texas?»

Bien que nous avions tacitement accepté les règles du jeu, il est arrivé un moment où trop, c'était trop. Avec une collègue, nous sommes débarquées dans le bureau du rédacteur en chef pour lui signifier qu'il était humainement impossible d'aller plus vite. «Nous ne sommes pas des machines» fut notre argument principal – c'est pour dire! Alors quand une copine m'a dit, un jour de 2009: «Dis donc, la mort de Michael Jackson, tu as dû suivre ça de minute en minute!» J'ai éclaté d'un rire nerveux: «De seconde en seconde, tu veux dire...»

○ ○ ○

Avant de conclure, j'aimerais toucher un mot des divers ateliers de formation continue que les journalistes de Radio-Pandora sont tenus de suivre. Si l'intention derrière de telles formations est louable, leur contenu est parfois tellement saugrenu qu'il me semble légitime de se demander dans quelle mesure leur fonction véritable n'est pas de nous faire intérioriser les normes de la boîte. De «cimenter», en quelque sorte, son dispositif médiatique. En voici trois:

La famille complètement Tintin

Un des tout premiers ateliers de formation continue que j'ai suivis était entièrement consacré à la figure de Tintin et à celle de ses acolytes (capitaine Haddock, professeur Tournesol, Dupont et Dupond, la Castafiore...). L'exercice consistait à identifier lequel des personnages de la célèbre bande dessinée de Hergé correspondait le mieux à notre personnalité. Officiellement, l'objectif de cet atelier était d'apprendre à mieux connaître nos collègues pour savoir comment mieux communiquer avec eux. Le résultat, à la fois pathétique et hilarant, était prévisible: nous étions à peu près tous... des Tintin (dans un ratio de 18 sur 20, environ). Patrons, dormez sur vos deux oreilles, le fort sera bien gardé!

L'écriture web

Un autre étrange atelier de formation continue fut celui sur l'écriture web. A priori, il semblait pertinent et pouvait se révéler fort utile dans notre pratique quotidienne. Or, un des volets est venu tout gâcher: études en sciences cognitives à l'appui, le formateur nous expliquait comment l'attention des internautes – mesurée par le mouvement de leurs yeux – se déplaçait sur une page (à savoir: de façon assez erratique, que ce soit de haut en bas, puis en diagonale, etc.). Déduction: nous, journalistes du web, devons rédiger des textes courts pour être bien certains de capter (et de maintenir) l'attention du lecteur. Nausée.

Le leadership

En tant que cheffe de pupitre, j'ai eu droit à un atelier sur le leadership. Dans mon souvenir, la formatrice présentait clairement les derniers concepts à la mode en ressources humaines (HR, comme disent les anglos). Mais plus elle parlait, plus je tremblais de rage tellement l'écart entre cette théorie, dont se gargarisent tous les pseudo-leaders qui ont soi-disant à cœur l'épanouissement de leurs employés, et la cruelle réalité de ma pratique à Radio-Pandora.ca. À la fin de l'atelier, je n'ai pas pu m'empêcher d'aller la voir pour lui faire part de ma situation. Elle n'avait, évidemment, aucune explication à m'offrir.

Pendant ce temps, les cadres s'autocongratulent, créent des postes sur mesure pour les copains, brassent et rebrassent l'organigramme de la direction, se réunissent en lac-à-l'épaule, nous font des PowerPoint avec des graphiques pleins de courbes savantes et nous ignorent avec superbe. Comme le disait Alain Deneault dans *La médiocratie*, «l'important n'est pas tant d'éviter la bêtise que de la parer des images du pouvoir».



© Véronique Lévesque-Pelletier

○ ○ ○

J'ai quitté Radio-Pandora.ca peu de temps après l'atelier sur le leadership. Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de penser que la machine médiatique broie des individus et étouffe des talents. Pas tous, bien sûr, mais j'ai côtoyé tant de personnes qui ont vu leurs rêves échouer sur les rives de la déception, de la frustration et de l'amertume. Je ne suis pas la seule à avoir préféré sauter du paquebot avant de faire naufrage. Heureusement, il y a une vie après Radio-Pandora.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, j'aimerais conclure ce texte en appelant à un développement plus consistant du journalisme sur le web. Certes, le modèle économique reste encore à inventer, mais certains médias en ligne tracent la voie. Je rêve d'une presse moins tributaire des intérêts privés ou étatiques, plus axée sur le bien commun. Les journalistes ont une responsabilité énorme dans la construction de l'imaginaire collectif et, à l'heure des *fake news*, leur rôle est peut-être plus essentiel que jamais. Comme l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis nous le rappelle chaque jour, notre avenir démocratique en dépend. Contrairement à Pandore, mon espérance s'est libérée de la boîte. **L**

- ♦ Après avoir raté sa carrière en journalisme, **Rabea N'Déhé** a refait sa vie dans le monde de l'édition, où elle s'éclate enfin (et en toute liberté) avec les mots et les idées.